

Brice Matthieussent

Vengeance du traducteur

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« ... moi qui ne suis même pas sur le grand échiquier le pion d'un pion – une figure qui n'existe même pas, qui ne participe même pas au jeu –, je veux maintenant prendre la place de la reine, peut-être même la place du roi en personne, si ce n'est tout l'échiquier... »

Franz Kafka
Lettre à Milena Jesenska,
à propos de la *Lettre au père*

« La machine fonctionne avec des mots. »
Jean Suquet

Pour Maeva A.

Chapitre Premier

Où le traducteur entre en scène

*

* Je loge ici sous cette fine barre noire. Voici mon lieu, mon séjour, ma tanière. Les murs sont peints en blanc, puis couverts de nombreuses lignes de minces caractères noirs, comme une frise irrégulière, un papier peint changeant. Bienvenue à toi, cher lecteur, franchis donc le seuil de mon antre. Ce n'est pas aussi spacieux que chez mon voisin d'au-dessus, mais en son absence j'accueille ici ses visiteurs déroutés par cette désertion inexplicquée. Je sais que c'est lui que tu venais voir, et tu tombes sur moi. Il faudra t'en accommoder. Dans ce modeste espace je joue des coudes. J'empile ces lignes pour que ma cave ne soit pas un cercueil, ma soute un tombeau.

Fais comme chez toi, mets-toi à l'aise et, s'il te plaît, laisse au vestiaire les ronds de jambe et les sourires convenus des visiteurs du propriétaire, seigneur et maître, qui vit et reçoit à l'étage supérieur. J'espère que tu ne seras pas trop dépaysé, même si je te réserve quelques surprises. Prends garde, simplement, de ne pas te cogner la tête contre le plafond. Tu verras, la hauteur en est variable d'une pièce à l'autre. Saches aussi que chez moi tous les espaces communiquent, mais à la manière de ces chambres de bonne qu'on réunit parfois en enfilade sous le toit des immeubles : chacune donne sur la suivante et il faut les traverser toutes pour atteindre la dernière. Ce n'est pas très pratique, mais il n'y a pas moyen de faire autrement.

D'habitude je ne reçois personne, je reste invisible et muet, assigné à résidence exigüe, relégué sous terre. Là-haut, à l'air libre, au-dessus de cette

barre, de ce couvercle étanche pour moi infranchissable, je suis certes partout présent, mais sur un mode que je ne comprends pas très bien moi-même, sous une forme bizarre, ectoplasmique et contrainte. J'évolue incognito, désincarné, fantôme obéissant et fidèle comme l'ombre demeure rivée au corps, coulé depuis toujours dans le moule de l'autre, de ce voisin bruyant qui s'exhibe en pleine lumière, de ce grand escogriffe à qui tu venais rendre visite, mais qui a soudain disparu sans laisser d'adresse.

Ce n'est pas une vie, c'est à peine exister. Mes notes ? Des apparitions aussi fugaces que celles du furet ou de la taupe, de l'étoile filante ou du rayon vert : les serviles explications de l'exégète transi par la foi. (*Nuit du Taiseux*)

*

* *Mon père, ce géant au regard si doux.* En français dans le texte original, comme tous les passages en italique suivis d'un astérisque.

Chaque fois que j'apparais c'est après ce petit signe typographique en forme d'étoile, l'humble astérisque. J'écris ici comme la queue d'une comète noire qui filerait de droite à gauche dans la marge blanche de la page. Mais j'ai un fil à la patte, je suis une comète non seulement en négatif, mais aussi en laisse, un astre domestique : loin de vagabonder à ma guise au firmament et de n'en faire qu'à ma tête, je suis dirigé, téléguidé par l'astérisque supérieur qui convoque la note, qui me hèle comme le maître appelle son chien et lui ordonne « Rapporte ». Le bâton en travers de la gueule, le regard plein de reconnaissance et la queue frétilante battant la mesure de mon admiration, je me présente devant mon supérieur et n'existe qu'en rapport avec lui, que par rapport à lui. À l'aune de mon mètre-étalon, je mesure un millimètre. Malgré tout, de part et d'autre de la barre noire, existe une curieuse symétrie : les deux astérisques ont la même taille, comme si l'étoile au firmament se reflétait sur la mer de *mon* texte. Et puis, cher lecteur, il suffit que tu fasses pivoter de 180° le livre que tu tiens à présent entre tes mains pour que tout s'inverse : c'est moi qui suis maintenant en haut et, au ras de l'horizon surmonté par les nuées ou les strates de la pollution, ma bonne étoile domine celle de l'autre, chiure de mouche flottant dans un insipide bol de lait.

Suffit.

La citation en français dans le texte est erronée. Le 18 juin 1850, Victor Hugo écrit en réalité dans *La Légende des siècles (Après la bataille)* : « Mon père, ce héros au sourire si doux. » Les deux erreurs – *géant* à la place de *héros*, *regard* au lieu de *sourire* – s'expliquent peut-être par une mémoire défaillante.

Quoi qu'il en soit, d'après tous les témoignages de ses proches, le père de l'auteur était en réalité un homme autoritaire, parfois brutal, sujet à des colères soudaines et spectaculaires. Dès les premières pages de son roman l'auteur évoque la figure paternelle : ce n'est sans doute pas insignifiant.

Est-ce que j'en fais trop ? Suis-je trop bavard ? (*Nez du Tapir*)

*

* Cette fois c'est Racine qu'il estropie. Au lieu d'exprimer son ressentiment envers Rome, il écrit (en français dans son texte américain) : « L'homme, unique objet de mon ressentiment. » Je me demande si cette bévue, ce lapsus qui nous fait passer de la romanophobie à la misanthropie, de Rome à l'homme et du coq à l'âne, si cette *translation*** violente ne renvoie pas à la traduction elle-même, ce saut de Tarzan au-dessus d'un gouffre insondable dans une jungle touffue. (*Nique de Tarzan*)

** *En anglais dans mon texte.*

*

* Le pied de biche qui permet ici à l'inconnu vêtu d'une grande cape noire de forcer nuitamment l'entrée de la chaumière normande restaurée, propriété de l'écrivain français Abel Prote, pour introduire, collecter ou effacer des données dans son ordinateur, ce pied de biche glissé au bas de la porte blanche de Prote, me trotte dans la tête. Ce pied de biche titille ma tête de pioche. Car il suffit d'exercer une traction ferme sur le manche de cet outil – le pied de biche –, pour que la section métallique inférieure se rehausse du même coup, et hop le tour est joué, la porte escamotée, le chemin dégagé.

Ainsi, il suffirait peut-être que j'accumule assez de lignes ici en pied de page pour que la porte blanche, dont la fine barre noire indique le bas, sorte de ses gonds et bascule avec fracas. Mes remarques inférieures, mes commentaires et autres divagations seraient alors mon pied de biche. Que verrais-je ensuite, après la chute du panneau blanc ? Que verrais-tu, mon lecteur ? Qu'y a-t-il derrière la porte ? Quel espace inconnu découvririons-nous ensemble ? L'astérisque est-il le judas qui me permettrait de scruter ce qui se trouve au-delà, le passage secret derrière le miroir ?

Mais jusque-là, paillasson je reste. (*Haine du Territoire*)

*

* *Antique père océan* : cette locution désigne Protée dans l'*Odyssée*. C'est le dieu de la mer chargé de faire paître les troupeaux de phoques et autres animaux marins appartenant à Poséidon. Doué du pouvoir de métamorphose, Protée peut devenir non seulement un animal, mais un élément comme l'eau ou le feu, pour se soustraire aux questionneurs. Il réside sur l'île de Pharos, non loin du delta du Nil.

Dans le roman que je traduis, *Translator's Revenge* (en français ça devrait donner, si l'éditeur est d'accord, *Vengeance du traducteur*, mais les éditeurs consultent volontiers les contrôleurs de gestion ainsi que les représentants qui à leur tour consultent les libraires qui eux-mêmes... Bref, pour le titre français rien n'est joué, ça peut tout à fait devenir *Panique à New York* ou *La Séductrice de Saint-Germain-des-Prés*, voire pire encore.) Où en étais-je ? Ah oui, Protée. Ce dieu grec revient souvent dans le texte et sous diverses formes en tant que divinité tutélaire du jeune traducteur américain David Grey. (*Pote du Traducteur*)

* *Hidebehind*. Littéralement : le Se-cache-derrière. L'auteur, que j'ai consulté à propos de ce néologisme, m'a aussitôt répondu par mail qu'il avait découvert ce terme bizarre dans le *Manuel de zoologie fantastique* de J.L. Borges et M. Guerrero, au chapitre consacré à la faune des États-Unis. Je cite : « Le *Hidebehind* est toujours derrière quelque chose. Quel que fût le nombre de tours sur lui-même que faisait un homme, il l'avait toujours derrière lui et à cause de cela personne ne l'a vu, bien qu'il ait tué et dévoré de nombreux bûcherons. »

Que l'auteur compare ici son héros David Grey, traducteur américain de romans français**, au *Hidebehind*, assassin furtif et vorace, voilà qui prouve bien le côté fumeux de sa prose. Moi par exemple je n'ai jamais tué ni dévoré le moindre bûcheron, nul personnage ni aucun auteur des nombreux romans américains que j'ai déjà traduits en français. On pourrait néanmoins avancer que j'ai mastiqué leur texte, mais discrètement, en catimini : non seulement la chair délicieuse, les morceaux de choix et de bravoure, les tendrons goûteux, les passages croustillants, mais aussi les os, cartilages, nerfs coriaces, tunnels descriptifs, artères bouchées, articulations indigestes, ongles, cheveux, poils écoeurants, dialogues convenus, voix mal placées, proses contournées... Tout ça cannibalisé, puis digéré, assimilé par moi, puis *rendu* dans ma langue. Il faut parfois de bonnes dents et un estomac solide.

Ce *Hidebehind* invisible car toujours caché derrière le dos de l'autre me fait penser au tableau de Courbet intitulé *La Source*. Dans un cadre champêtre on y voit, en fait on y dévore des yeux, campée de dos, une jeune femme nue aux formes généreuses. Nonchalamment assise sur un rocher, elle est absorbée dans la contemplation d'une petite source où elle plonge la main. Devant ce tableau, derrière cette beauté absorbée dont j'admire à son insu les larges hanches, la taille fine, le dos harmonieux, la posture alanguie, je suis le *Hidebehind* de Borges. Prêt à bondir sur ma proie. En bon traducteur. Pas vu pas pris, mais carnassier.

Peu à peu, je monte. (*Non-lieu du Toupilleur*)

** Il y a tellement de passages, voire de pages entières, caviardés par mes soins dans ma traduction qu'il me faut expliquer un peu l'action du roman.

*

* La barre, le couvercle sous lequel je marine dans mon jus, cette dalle de gisant me rappelle parfois le poisson couché au fond de la turbotière hermétiquement close avant d'être cuit, découpé, savouré. Et pendant ce temps-là l'autre plastronne dans les étages supérieurs, il fait le bonimenteur, le camelot appâtant le chaland avec sa voix de stentor et force moulinets des bras, il rameute les visiteurs pour leur fourguer sa verroterie et ses fils multicolores, les escroquer et les convaincre en prime qu'ils ont fait une affaire en or... Je suis ravi de lui clouer le bec.

Mais je ne suis plus dans mon rôle, j'outrepasse mes fonctions, j'oublie ma place comme on dit. Franchement, à quoi bon m'emporter ? Est-ce de la jalousie ? De la claustrophobie ? Sans doute un peu des deux. Je dois me rappeler à l'ordre, refréner mon délire, retrouver toute la lucidité, le sérieux, la rigueur et la sobriété, la précision et la concision, l'érudition discrète et efficace, etc., etc., etc. Car je suis – c'est bien connu – l'humble artisan, le travailleur de l'ombre, le mineur de fond piochant dans l'obscurité de sa galerie, avec pour seule lumière ses dictionnaires, pour seul outil sa sagacité, pour uniques objectifs la fidélité et le labeur quand l'infidélité et la paresse sont les deux mamelles de la fiction !

La taupe creuse ses galeries souterraines, l'autre là-haut parade et se pavane devant son parterre d'admiratrices et de flatteurs.

Assez. (Mamelles du Délire)

*

* *Dumbwaiter*, le « serveur muet ». Là encore, l’auteur fourvoie son lecteur dans un tissu de préjugés humiliants pour ma profession. En effet, le *dumbwaiter*, le serveur muet, est un monte-charge qui dans certains vieux immeubles new-yorkais était à la disposition des locataires. C’est aussi un passe-plat vertical qu’on trouve parfois au restaurant. En Grande-Bretagne c’est une desserte. Comparer le traducteur à un serveur muet, un monte-charge, un passe-plat ou une desserte, voilà qui me met hors de moi. Car enfin, sans ce passe-plat, l’auteur n’aurait pas voix au chapitre. Et si je lui sers la soupe, c’est seulement cet ersatz qui lui permet de se maintenir tant bien que mal au-dessus de la barre : non pas le solide brouet campagnard fait maison, mais ces sachets de poudre lyophilisée dont on préfère ignorer la composition exacte.

Ou bien, aimable lecteur, mon auteur est un mauvais comédien de théâtre qui ne sait pas un traître mot de son texte. Et moi, caché de tous les regards sauf du sien dans le trou du souffleur, je lui chuchote ses répliques une à une, j’ânonne son texte, je lui donne la becquée. Il prend sur mes lèvres ses aliments sonores et les recrache aussitôt vers le public ravi qui, neuf fois sur dix, n’y voit que du feu. Invisible, je peine au fond de mon trou obscur tandis qu’en pleine lumière il fait le beau.

La comparaison suivante de mon auteur est encore plus désobligeante. Il assimile le traducteur David Grey à une *lazy Susan*, une Susan paresseuse. Il s’agit de ces plateaux tournants installés au milieu de la table dans certains restaurants, en particulier asiatiques ! (*Nausée du Travailleur*)

* Je m'aperçois avec stupéfaction que moi l'humble monte-charge, passe-plat, plateau tournant, etc., j'ai réussi à me glisser, à m'immiscer au bas de toutes les premières pages de ce roman. Un peu inhabituel, n'est-ce pas, un peu osé comme procédé, car le traducteur est d'ordinaire un être discret, effacé, qui sait se tenir. Mais pourquoi pas ? De toute façon, à quoi bon se voiler la face ? Ce roman est une ineptie et son auteur un gremlin. Quant à moi, je n'aurais jamais dû accepter de traduire ce livre... Je devrais supprimer ces phrases, l'éditeur ne les tolérera pas. Eh bien non, je les laisse. Tel le conducteur qui se dégourdit les jambes sur l'aire d'autoroute où il vient de s'arrêter, je me sens de mieux en mieux : je n'ai plus de fourmis dans les jambes, mes courbatures s'estompent, mes crampes se dissipent. À force de traduire au kilomètre, on s'ankylose, on s'atrophie, on s'étiolé. Et je constate que cette escapade m'oxygène le sang, que cet arrêt improvisé me fait le plus grand bien.

Où en étais-je ? Oui, ce roman est une ineptie. Songe, cher lecteur, que le héros de *Vengeance du traducteur*, le jeune et sympathique David Grey, profession traducteur (du français vers l'anglais), new-yorkais de souche, que tu ne connais pas encore très bien, se prend parfois pour Zorro le vengeur masqué tout de noir vêtu qui surgit toujours à l'improviste, là où on ne l'attend pas. Tiens, un peu comme moi, je m'en aperçois soudain... Parfois, Grey se déguise aussi en ce personnage énigmatique que l'on voit sur certaines étiquettes de bouteilles de porto : c'est un homme habillé d'une longue cape et d'un grand chapeau qui plonge son visage dans l'obscurité. Tout cela est bien sûr ridicule, car dès qu'un traducteur éprouve le moindre désir de vengeance, son travail s'en ressent : il a la tête ailleurs, il devient étourdi ou, pire encore, mensonger. Quant à l'assimilation de Grey à l'homme en noir du porto Sandeman, elle fourmille de sous-entendus perfides : le traducteur boirait-il ? Comploterait-il contre le père du texte ? Serait-il un assassin ? Un mercenaire prêt à vendre ses services au plus offrant ? Un saboteur qui glisserait en douce ses grains de sable dans les rouages bien huilés du récit pour le faire déraiser ou même capoter, pour en bloquer entièrement le mécanisme ? Ou bien un lâche, un honteux, un timide, qui sans cesse cacherait son visage pour montrer son seul dos ? Tiens, voilà que revient le spectre du *Hidebehind*...

Au lieu d'accumuler les images humiliantes et les allusions sournoises, l'auteur ferait mieux de redorer le blason d'une profession qui n'en a pas, à moins que n'y figure un caméléon. (*Non du Trébucheur*)

*

* À propos de blason : « Je dois avoir une barre senestre dans mon blason », dit David Grey à la belle Doris. Il s'agit d'une citation de *Monnaie de singe* de William Faulkner. La barre senestre est le signe distinctif de la branche bâtarde dans un blason. Subtil, non ? D'ailleurs, le texte nous apprend que David Grey est gaucher. (*N.d.T.*)